

Communication académique pour le FORUM International de l'ESS 2017

Auteur : Antoine PERRIN, doctorant contractuel en deuxième année sous la direction de Mme Anne Salmon, Université de Lorraine, Ecole Doctorale Fernand Braudel, Laboratoire Lorrain de Sciences Sociales, antoine.perrin@univ-lorraine.fr

Savoirs pratiques, savoirs hybrides, savoirs partagés dans les initiatives citoyennes de jardins partagés à Nancy

Résumé :

Nous proposons d'explorer les voies que prennent les savoirs à l'intérieur et entre des initiatives de l'Economie Sociale et Solidaire dans les jardins partagés observés à Nancy. Ces initiatives appellent une nouvelle conception de l'expertise par deux aspects. D'une part, ces initiatives remettent en cause la division du travail en cherchant à mettre en place une organisation horizontale et participative, les acteurs qui en font partie doivent se former à plusieurs disciplines : en agriculture et en alimentation mais aussi en gestion ou en sciences naturelles. D'autre part, plutôt que de séparer savoir scientifique et savoir profane, les acteurs de ces initiatives reconnaissent l'intérêt de l'expérience dans laquelle se mêlent les savoirs techniques et les relations interpersonnelles.

Article :

Dans les initiatives citoyennes telles que les jardins partagés de la ville de Nancy, il n'est pas rare de croiser des personnalités issues du monde de la science. Chercheurs en agronomie, étudiants en informatique ou physique côtoient des acteurs d'associations souhaitant ouvrir la science à la société tels que les Petits Débrouillards. Cette présence très visible du monde de la recherche dans les initiatives présentes sur le terrain pose la question des liens possibles entre le sujet des jardins partagés voire de l'agriculture urbaine en générale et le savoir. Les interactions entre sciences et société se multiplient à l'heure actuelle. D'une part, les institutions scientifiques et les scientifiques eux-mêmes souhaitent un échange plus soutenu entre eux et la société, la société elle-même est en demande, d'autre part, le savoir scientifique est de plus en plus, loin d'une boîte noire (LATOURET : 2007), un objet d'intérêt pour le public non scientifique. Dans un rapport de février 2016, l'INRA fait le point sur le sujet des sciences participatives, terme désignant les rapports entre sciences et société. Pour le rapporteur de ce travail apparaissent deux traits saillants : d'abord un intérêt de plus en plus fort du monde scientifique pour une intervention de la société dans la recherche. « L'essor des sciences participatives relève [d'un] mouvement plus vaste où se développent d'autres approches dites « participatives » ou « ouvertes » qui touchent la recherche scientifique à un titre ou un autre et font évoluer les pratiques et modalités d'organisation de la recherche : on parle ainsi de « science ouverte », de « données ouvertes », « d'innovation ouverte », « d'informatique participative », de « conception participative », etc. » (INRA: 2016, p.4). Pour les chercheurs le but est de produire une science ouverte et de qualité. De l'autre côté, l'intérêt des citoyens pour les sciences grandit. « L'ampleur des défis auxquels nos sociétés font face suscite en effet des questionnements scientifiques qui vont bien au-delà de la seule communauté des chercheurs puisque ces défis

touchent directement l'ensemble des citoyens : c'est tout particulièrement vrai pour la santé ou l'environnement — le changement climatique ou l'alimentation en fournissent des exemples remarquables. » (INRA : 2016, p.4). Le public ne veut plus se contenter de rester à la porte des laboratoires, et suite, notamment dans l'alimentation, à des débats publics sur les organismes génétiquement modifiés et l'utilisation de la science dans l'agriculture (POULAIN : 2017), une plus grande ouverture et transparence est demandée au monde scientifique.

Parallèlement à cette demande du monde scientifique et de la société pour plus de science participative, une critique de la science institutionnelle comme savoir universelle se fait de plus en plus entendre. Le chercheur en sciences sociales Boaventura de Souza Santos développe en ce sens ce qu'il nomme une épistémologie des Suds afin de revaloriser des savoirs non-occidentaux, 'hors laboratoire' souvent peu pris en compte par la science moderne. Dans l'introduction de « Democratizing Democracy », Souza Santos explique :

« Deux fondamentaux sous-tendent ce projet, l'un est épistémologique, l'autre est sociologique. L'avant-propos concernant l'épistémologie est que la science en général, et les sciences sociales en particulier, connaissent à l'heure actuelle une crise profonde de leur confiance épistémologique en elles-mêmes. Les promesses qui avaient légitimé la position épistémologique privilégiée du savoir scientifique depuis le dix-neuvième siècle – les promesses de paix, de rationalité, de liberté, d'égalité, de progrès et de partage des fruits du progrès – non seulement ne se sont pas matérialisées même au centre du système-monde, mais se sont aussi transformées dans les pays de la périphéries et de la semi-périphéries en une idéologie qui cautionne l'asservissement au capitalisme occidental. Au nom d'une science moderne, de nombreux savoirs et sciences alternatifs ont été détruits, et les groupes sociaux qui ont utilisé ces systèmes pour porter leur voie autonome vers le développement ont été humiliés. En bref, au nom de la science, on a commis un épistémicide, et les puissances impériales l'ont utilisée pour désarmer la résistance des peuples et des groupes sociaux subordonnés. » (Souza Santos : 2007, p.xviii).

Face à ce double constat d'intérêt renouvelé et de critique de la société envers les sciences, des formes hybrides et participatives naissent. Des Fab Lab jusqu'aux consultations publiques sur les procédés scientifiques, de nouvelles formes d'interaction apparaissent. Dans le cas du terrain exploré par notre recherche, à savoir les initiatives citoyennes dans le domaine de l'alimentation et de l'agro-écologie, peut-on parler aussi de nouvelle forme de confrontation entre science et société ? La question n'est pas de savoir si ces initiatives produisent de la science. Nous utiliserons donc le vocable de « savoir » qui renvoie à des situations locales (TARDIEU : 2012), afin de ne pas entrer dans un questionnement général sur la définition de la science et des savoirs scientifiques. Afin d'apporter des éléments de réponse à ces questions, nous étudions le cas d'initiatives citoyennes que sont les jardins partagés du territoire de Nancy (54). Cette article se structure entre trois échelles des savoirs : personnels d'abord, à savoir les expertises apportées et tirées par chaque acteur de ces initiatives : ces savoirs semblent rejoindre celui des maraîchers d'antan évoqués par la recherche ; à l'échelle du jardin ensuite : ce savoir personnel est discuté et mis en parallèle avec des arguments issus de la recherche académique comme des pratiques ; à l'échelle du réseau des jardins partagés enfin : on observe un partage du savoir qui non seulement s'opère mais assure parfois les liens informels qui forment le réseau dans lequel les acteurs de ce monde évoluent.

Le terrain :

La thèse en cours dont est issue cette recherche porte sur les initiatives citoyennes en rapport à la production et la consommation alimentaire sur la ville de Nancy. Dans cette ville, des dizaines de projets sont apparus depuis une quinzaine d'années posant la question de l'alimentation en leur centre. Des Amaps, des jardins partagés, des systèmes de vente en circuit court ou via des épiceries solidaires font participer producteurs, amateurs et consommateurs à l'organisation d'alternatives au système de l'industrie agroalimentaire. A travers une étude des liens qui s'établissent entre ces initiatives, cette thèse vise à identifier la diffusion des savoirs sur un territoire mais aussi les conceptions de l'émancipation qui les sous-tendent peut-être. Ces initiatives sont de moins en moins oubliées, y compris par les pouvoirs publics qui commencent à les prendre en compte, mais par-delà cette meilleure reconnaissance, la question de la dimension politique parfois inscrite au cœur de ces

pratiques est encore invisibilisée voire invalidée. On leur reproche parfois le fait qu'elles n'arrivent pas à faire mouvement et qu'elles ne se hissent pas à l'universalisme des luttes sociales comme par exemple le mouvement ouvrier. Le caractère hybride de ces expériences, entre politique et pratique, pose question. Est-ce que cette hybridation relève de changements dans la manière de concevoir l'émancipation et le changement social ? Est-ce que ce ne serait pas dans ces hybridations que se logerait une manière nouvelle de concevoir émancipation et changement social ?

Il existe à Nancy des jardins partagés depuis longtemps, mais une dynamique est notable quant à la création de nouveaux jardins, de nouveaux collectifs et de nouveaux réseaux qui en émergent. Selon l'Observatoire UNEP-Hortis des villes vertes, en 2016, on dénombrait 68 jardins partagés à Nancy et dans son agglomération¹. Il est difficile de faire un recensement exhaustif de toutes ces initiatives. Comme le raconte un des acteurs de l'agriculture urbaine à Nancy : « Au début on a fait le constat que des jardins partagés il n'y en avait pas, donc on s'est dit « Tiens on va en installer un », et en installant, en travaillant depuis un an, en fait on s'est rendu compte qu'il y en a beaucoup ! Mais il fallait faire des efforts pour les trouver, du coup on a refait un autre constat, on a changé notre constat, on a dit « des jardins partagés, il y en a, mais un ils sont très difficiles à trouver quand tu fais partie du grand public », et deux, ils ne communiquent pas entre eux, c'est à dire qu'il n'y a pas de retour d'expérience, voilà, il n'y a pas de communication » (Joffrey, membre fondateur de Racines Carrées). Les jardins traités dans cet article ont été créés dans les deux années passées, ce qui a permis d'observer les dynamiques à l'œuvre depuis la création jusqu'à l'installation durable des jardins. Les données exploitées dans cet article sont issues d'observations participantes à ces initiatives et d'entretiens. Les prénoms de certains acteurs ont été changés à leur demande.

- Japaden est un jardin partagé installé sur les terrains de la Faculté des Sciences de Vandœuvre-lès-Nancy. Cette association étudiante a été initiée par la rencontre d'un professeur de l'université et d'un étudiant en informatique, le premier représentant le projet et le second prenant la tête de l'association. Fondée en 2015, l'association compte désormais une vingtaine de membres. Ce nombre varie suivant les années, étant donnée la mobilité des étudiants.

- Le Jardin des 3 clochers est une initiative portée par le diocèse Charles de Foucauld. Suite à l'encyclique du Pape François « Laudato si' », le diocèse a entamé une réflexion sur les initiatives à opérer en matière d'écologie, et décida de lancer un jardin partagé dans le jardin du presbytère. En 2015, l'initiative portée par des paroissiens périclita rapidement. C'est pourquoi début 2016, avec l'aide d'un maraîcher nancéien, la paroisse lance un appel aux différentes associations et collectifs d'agriculture urbaine de Nancy pour les inviter à participer et à conseiller sur la meilleure voie à suivre pour faire exister sur le long terme un jardin partagé. Le jardin est relancé à l'automne 2016 et compte une vingtaine de jardiniers issus aussi bien de fidèles de la paroisse que de membres d'autres initiatives plus militants dans le champ de l'agriculture urbaine.

- Racines Carrées est une association lancée en 2015 afin de promouvoir l'agriculture urbaine sur le territoire nancéien et sa couronne. L'objectif de Racines Carrées est triple : créer des jardins partagés et les aider dans leur fonctionnement, agir et communiquer sur toutes les initiatives de l'agriculture urbaine à Nancy en assurant un dialogue avec les pouvoirs publics et les citoyens, enfin établir un réseau de l'agriculture urbaine à Nancy qui réunissent tous les acteurs de l'agriculture urbaine sur une même plateforme. L'association a désormais une cinquantaine d'adhérents et un conseil d'administration de 15 membres.

I – L'expertise du jardinier

¹<https://www.nancy.fr/utile/nancy-la-ville-qui-cultive-la-vie/les-jardins-partages-232.html>

Pour chaque participant, l'expérience des jardins partagés apparaît comme une promesse de redécouvrir des savoirs sur la terre et sa culture. Comme l'indique une des jardinières du Jardin des 3 clochers : « Quand on vient s'installer en ville, on pense qu'on a fait son choix, et qu'on a sacrifié le lien à la nature. Ça fait mal au cœur, notamment pour ses enfants à qui on aimerait transmettre ce lien. Or, ce n'est pas vrai, il existe mille-et-une façon d'entretenir ce lien en ville, en achetant ses légumes à un maraîcher local ou en venant au jardin partagé. » La plupart des participants rencontrés au cours de l'enquête évoque trois motivations à venir au jardin partagé : savoir comment on produit des légumes pour savoir ce qu'on mange, savoir comment agir en préservant l'environnement et pour savoir comment travaillent les agriculteurs pour pouvoir les aider. C'est donc ce désir de connaître qui attire en grande partie les jardiniers, le désir de consommer ses propres légumes venant souvent en second. Pour Louis du jardin Japaden, qui est étudiant en informatique, c'est d'abord un plaisir d'expérimenter et de savoir comment on cultivait la terre avant la grande transformation du modèle agricole français durant les Trente Glorieuses, et la généralisation de l'agriculture productiviste. Quand je lui demande d'où viennent les techniques qu'il met en place au jardin, Louis, fils d'ex paysans m'explique : « on les a oubliées avec la révolution agricole, le changement des techniques pour l'industrie ». Louis met l'accent sur l'expérience qui permet selon lui de prendre conscience de ce changement fondamental : « L'objectif est de travailler, que les étudiants se vident la tête entre deux cours et apprennent par l'expérience. Ça manque à l'éducation en général. On apprend en faisant. Donc l'objectif est de travailler, pas de se nourrir. »

Concrètement, qu'apprend-on au jardin ? Dans chaque jardin, les techniques sont différentes, elles dépendent grandement des porteurs de projet et des participants aux jardins. Au Japaden, Louis est le participant le plus présent, certains jeudi midi (créneau du jardin) il n'y a que lui. C'est un homme d'une quarantaine d'années qui a repris des études d'informatique. Les participants viennent de temps en temps car ils sont étudiants et les périodes où il est possible de trouver des temps de loisir sont suivis par des périodes de révision intenses. Ainsi se met en place un fonctionnement en dilettante où les cultures sont assurées par Louis et où les participants viennent faire une tâche ou une autre en demandant ce qu'il y a à faire. Une journée, il faudra aérer la terre avant de planter, une autre sera consacrée à la construction d'une serre et ainsi de suite. Comme dit précédemment, il donne un axe très expérimental au jardin : « tout est permis, si quelqu'un veut planter quelque chose il le fait et voit si ça fonctionne ou pas ». Souvent les récoltes sont maigres mais ce n'est pas l'objectif. L'enjeu est d'abord de se familiariser avec un environnement, de le comprendre par une action entraînant une réaction. Louis aime sortir les outils originaux qu'il a acquis pour son jardin personnel mais qui servent maintenant à tous. Il présente la grelinette à tous les participants. C'est une fourche à quatre piques et deux manches qui permet d'aérer la terre sans se fatiguer et sans se faire mal au dos, comme il aime à le rappeler en la maniant tranquillement. Il aime aussi montrer les variétés de graine très nombreuses qu'il possède. C'est un jardin dans lequel l'initiation et la variété des pratiques sont valorisées. Le jardin est un terrain de jeu et d'expérimentation ouvert. Les bacs à légumes et à compost ont été réalisés par un collectif nancéien en création, Les Vies Dansent. Le jardin leur permet d'essayer leurs projets et tout est mis en place pour que chacun puisse le faire.

Au Jardin des 3 clochers, l'accent est plutôt mis sur la tradition. Le jardin est un lieu d'apprentissage et de culture raisonnée mais conventionnelle. L'organisation physique des deux jardins illustre cette différence. Alors que le jardin du Japaden consiste en des surfaces de culture éparpillées séparées par de l'herbe et parfois laissées en friche, le Jardin des 3 clochers est organisé avec des espaces de culture délimités, tous valorisés, des étiquettes montrent chaque endroit de culture, et un plan est dessiné dans un cahier pour savoir ce qui se trouve dans chaque espace. Autre point significatif, au Japaden on ne parle pas de mauvaises herbes, Louis explique combien par exemple un pharmacien pourrait trouver riche ce que la vulgate qualifie de mauvaises herbes, et passage obligé de la visite du jardin, Louis fait goûter de l'ortie au visiteur. L'ortie servant ainsi d'exemple paroxystique de la mauvaise herbe, montrant ainsi que même ce qu'on considère comme le plus nuisible des végétaux peut avoir des vertus. Au Jardin des 3 clochers, on dit simplement

qu'il faut « désherber », c'est à dire se débarrasser des pissenlits et autres plantes qui pourraient nuire aux cultures que l'on met en place. Au Jardin des 3 clochers aussi une personnalité forte a émergé notamment car on voit en lui la source de savoir nécessaire au jardin. Jean est maraîcher bio et vend sa production dans un local prêté par la paroisse. Il ne cherche pas à organiser la vente de sa production en Amap car cela lui paraît trop contraignant. Ce rejet des contraintes trop grandes et un certain scepticisme envers un militantisme trop poussé des initiatives telles que les Amaps se retrouve au jardin et dans sa manière d'impulser l'organisation du Jardin des 3 clochers. Jean guide chaque participant en partant du principe que ce qu'il ou elle cherche est d'avoir un beau jardin dans le sens où il est efficient et produit suffisamment. L'expérience est renvoyée à son sens de faire de ses propres mains et non comme un concept qui aurait plus à voir avec une culture scientifique de tenter et d'attendre de voir des résultats, bons ou mauvais. Jean explique comment faire, en se basant toujours sur la manière dont il opère sur son exploitation dans la campagne autour de Nancy puis regarde chaque participant en corrigeant ce qui, selon lui, ne va pas. Il tire de son expérience de maraîcher les consignes quant à la longueur à laisser entre chaque rang de salade, quant à la manière de couvrir une production avec un filet en tissu. Chaque participant prend ensuite en compte ou non ses consignes. L'organisation des cultures est gérée par Jean pour la partie légumes, mais plusieurs participants ont préféré se choisir une surface à part pour y planter des fleurs et font comprendre au groupe qu'ils entendent faire comme bon leur semble. La centralisation plus importante du savoir ici s'explique aussi par le public que l'initiative attire. Tout comme au Japaden, les jardiniers sont des néophytes. Mais ici, ils sont intéressés par une pratique du jardin plus traditionnelle. Dans le discours des jardiniers reviennent souvent les mots de travail et d'effort, moins d'expérimentation. Dans leurs pratiques, ils viennent tous demander à Jean ce qu'il faut faire puis vont l'appliquer le plus rapidement et efficacement possible. Pour ces jardiniers qui sont dans la plupart des paroissiens d'un âge plus avancé que celui des étudiants du Japaden, on vient au jardin pour avoir une activité physique après la semaine passée au travail de bureau, et on vient faire un jardin « comme dans le temps ». Le jardin partagé demande aussi des compétences en termes de prévision et d'organisation. Dans chaque jardin, il faut organiser les cultures suivant leur propre temporalité et suivant les assemblages les plus adéquats. On mesure chaque parcelle et on décide ce que l'on va y planter. On prévoit ce que l'on fera d'un arbre qu'on prévoit de couper, entre le bois qui pourra être vendu pour assurer une cagnotte, et les petites branches qui, broyées, pourront permettre d'enrichir le sol. On organise un planning pour savoir quand planter navets et salades, pommes de terre et dahlias. On construit dans le jardin des serres ou des couvertures pour protéger et chauffer les plantations qui en ont le plus besoin. On plante les variétés qui demandent de la chaleur, comme les tomates, près des murs qui rayonnent de chaleur. L'expertise est un mélange de recettes traditionnelles et d'expérimentations. Le calcul et la prévision sont présents à tous les stades des travaux et durant toutes les saisons. Cette manière de penser le jardin n'est pas nouvelle et se retrouve quasi trait pour trait dans l'ouvrage de Michèle Salmona « Les Paysans français. Le travail, les métiers, la transmission, les savoirs ». Dans la partie « Le gai savoir des jardiniers : combiner, mémoriser et diagnostiquer », Salmona évoque cette expertise chez des maraîchers du sud de la France qu'elle a observés dans les années soixante-dix. Le travail du maraîcher consiste, pour elle, autant à faire qu'à penser, et d'abord penser deux fois par an la rotation des cultures. Quelle type de culture, quelle date de plantation, quelle régularité des traitements, quelle date de récolte...sont autant de questions qui, loin d'ennuyer le maraîcher, sont pour Salmona des moments essentiels du métier :

« Le jardin est une école de la mathématique, de la combinatoire, de l'abstraction en général. « A quoi je pense, je me cherche des problèmes » Quand les jardiniers n'ont pas de problèmes à résoudre, ils s'ennuient et ils s'en inventent. Une mentalité collective d'agitation intellectuelle marque la vie du groupe : elle donne à celui qui les croise le sentiment de changer d'univers, de changer de rythme cardiaque et d'être happé par une petite planète, celle des jardiniers, qui tourne à sa vitesse propre... et vous entraîne dans sa fureur de 'penser', de créer, d'aménager et de vivre ! » (SALMONA, 1994, p. 181)

Le savoir acquis au jardin pourrait d'abord se voir comme une initiation à cette manière de penser un univers particulier en relation avec un environnement fait des saisons, du sol ou de la météo. Il

apparaîtrait en outre moins poussé et plus pauvre que celui des maraîchers professionnels qui ont en plus à réfléchir au prix de vente et à la quantité de leur production. Pourtant le savoir acquis et déployé au jardin se différencie par deux points : d'abord il semble être un savoir réflexif, qui mêle des sources très variées, des dictons de grands-mères aux articles scientifiques, ensuite l'expertise et le savoir s'acquièrent aussi par la présence d'un collectif et donc d'un facteur humain, à savoir le groupe, que les maraîchers n'avaient pas ou peu à gérer.

II L'expertise dans la gestion des initiatives

A la différence des maraîchers gérant seuls leur jardin, le jardin partagé est une affaire collective. Cela invite ses participants à travailler presque autant sur l'aspect humain que sur l'aspect agricole de l'initiative. L'objectif affiché des jardins partagés est d'ailleurs souvent double : la connaissance du jardin et la création de liens sociaux. Au Jardin des 3 clochers, cela figure même en premier objectif dans la charte approuvée par les participants : « Objectifs du jardin partagé : Ce projet a pour but de créer un tissu social fondé sur des valeurs humaines autour de l'activité d'un jardin dans le respect de l'environnement. » Cette volonté de rassemblement est explicitée ensuite : « Valeurs humaines : accueil de personnes d'horizons divers, favoriser la mixité sociale, culturelle et générationnelle, partage et échanges, respect des Hommes et de l'environnement ». Viennent ensuite l'« apprentissage des techniques de jardinage et maraîchage » et le « Respect de l'environnement. » Au Japaden, même si l'idée est de donner aux étudiants un espace d'expérimentation, le jardin est aussi un endroit pour se retrouver entre amis, comme en témoignent les activités connexes au jardin comme les pique-niques organisées par les étudiants. On vient parfois même au jardin sans jardiner mais pour se rencontrer, comme ce fut le cas lors de notre première observation au Japaden. Lors de ce jeudi midi, normalement dédié à la culture, je rencontrais de nombreuses personnes participant au jardin et de nombreux curieux qui discutèrent du jardin mais ne firent pas d'activité proprement technique.

Dans ces jardins partagés, l'ambition est aussi d'organiser des gouvernances participatives et inclusives. A la re-création du Jardin des 3 Clochers, les personnes de la paroisse avaient fait appel à des participants à d'autres jardins partagés existant à Nancy. Ces derniers ont incité à écrire une charte du jardin et à y inclure les modes de gouvernance. Dans la charte figure donc : « Les décisions relatives au plan de culture sont prises par au moins 6 personnes présentes. Pour être acceptée, une décision doit être approuvée par les 2/3 des personnes présentes. Les décisions concernant l'organisation générale du jardin sont prises dans les mêmes conditions et soumises à l'approbation d'une personne mandatée par la paroisse. » Idem au Japaden où Louis m'explique : « Ici, le truc c'est qu'il y a pas de prof, pas d'étudiant, pas de quoi que ce soit, tout le monde est égal, et chacun peut proposer son truc à égalité avec un autre, à part si quelqu'un veut mettre du désherbant, là je vais pousser une gueulante ». Nous avons déjà vu que dans chacun de ces jardins une figure préminente s'était imposé, Louis l'informaticien au Japaden, Jean au Jardin des 3 Clochers, mais cette prééminence est née de la reconnaissance de son savoir technique, et se trouve discutée très souvent en se référant au besoin d'égalité dans le jardin. Un groupe s'est même formé au Jardin des 3 Clochers pour s'occuper à part de la culture des fleurs, sujet conflictuel. Alors que Jean ne voit pas la culture des fleurs comme une priorité, ce groupe de personnes compte bien s'occuper d'une parcelle la plus grande possible dédiée aux fleurs. Ce qui entraîne aussi un conflit territorial qui a été réglé au vote, définissant formellement le terrain laissé à la culture des fleurs et celui dédié à la culture des légumes. A la différence des jardins ouvriers dans lesquels chacun possède sa parcelle, les jardins partagés sont cultivés par tous à l'endroit et à la tâche qu'il ou elle souhaite. Cela peut entraîner des conflits comme dans le cas des fleurs, mais cela peut aussi permettre de réaliser combien une action collective est adaptée au jardin. Lors d'un après-midi où la terre a été aérée, plusieurs arbres coupés et leurs débris traités par une dizaine de personnes, Jean s'exclame : « Eh ben, ça va vachement plus vite que sur mon exploitation, il faudrait tout le temps s'y mettre à autant ! » La non-délimitation des parcelles est affirmée comme un principe qui permet la mise en

commun et la réflexion à de nouveaux modèles de travail. Au Japaden on m'explique que « les voisins sont très surpris quand on leur dit qu'on n'a pas de parcelles, c'est marrant ».

Ces modes d'organisation et cette volonté de faire œuvre commune implique une formation de chaque participant dans les domaines de l'organisation. Le jardin consiste autant en une surface de terre cultivée qu'en des listes de mails, des groupes Facebook et des sites internet. Lors du travail sur la charte, trois participantes du Jardin des 3 clochers se sont penchées sur la question de la participation comme sur les questions techniques avec l'exemple d'autres jardins partagés. Lors de ces travaux ont été évoqués des modes d'organisation par consensus ou encore la sociocratie. Les participants doivent aussi se doter d'outils permettant de savoir ce qui a été fait au jardin et quand : plans de culture, cahier du jour, représentation du jardin sur ordinateur. Ces expertises sont apportées par certaines personnes depuis leur champ professionnel mais sont aussi apprises sur le tas par d'autres. Au Jardin des 3 Clochers, Aurélie s'est intéressé en profondeur au fonctionnement d'une boîte mail et à la mise en place de listes de mail alors qu'elle avouait elle-même n'y connaître rien en débutant. Elle a réalisé depuis un guide au format PDF pour les participants au jardin et pour les administrateurs du compte. Au Japaden, des étudiants ont fait un plan des cultures dans lequel se mêlent savoirs sur l'organisation et la temporalité du jardin et compétences informatiques. Ils utilisent depuis leurs compétences acquises pour dessiner des projets de jardins partagés à d'autres emplacements dans la faculté et un plan a été proposé à la présidence de l'université qui l'a accepté. Parfois, une résistance face à trop de formalisation se met en place. Lorsque l'idée émerge en réunion de faire un sondage internet afin de vérifier les disponibilités de chacun, Marie, participante au Jardin des 3 Clochers s'exclame : « Ah, non, on va pas commencer avec ça, déjà qu'on ne fait plus que ça au bureau et que c'est un bazar ! » De même, certains participants se désintéressent complètement des aspects qui entourent le jardin et il n'est pas rare d'entendre ceux qui envoient des mails se plaindre du manque de réponses à ces derniers. L'aspect participatif est aussi souvent remis en cause, par exemple dans un souci d'efficacité. Jean arrive par exemple un jour de printemps avec des graines qu'il a pris chez lui pour les planter. Or choisir des graines et leur provenance peut impliquer des choix sérieux dans un jardin. On peut se porter vers des sociétés privées à but lucratif, ou au contraire préférer des associations d'échange de graine, chaque choix impliquant un message et une philosophie propre. Après discussion, Jean accepte de décider ensemble ce qui sera le mieux. Mais faute de participation à ces discussions et le temps pressant, les graines de Jean seront celles utilisées au jardin.

III Un savoir collectif en débat

Ces expertises quant au jardin comme à l'organisation suscitent nombre de controverses dans lesquelles on peut percevoir qu'un jardin partagé n'est pas seulement un lieu d'acquisition et de transmission des savoirs mais également un lieu de débat sur ces savoirs. Dans le traité d'Olivier de Serres souvent désigné comme le premier écrit de l'agronomie moderne, l'auteur écrit :

« Il y en a qui se moquent de tous les livres d'Agriculture, et nous renvoient aux paysans sans lettres, lesquels ils disent estre les seuls juges compétans de ceste matière, comme fondés sur l'expérience, seule et seure reigle de cultiver les champs. Certes, pour bien faire quelque chose, il la faut bien entendre premièrement. Il couste trop cher de refaire une besogne mal faicte, et surtout en l'agriculture, en la quelle on ne peut perdre les saisons sans grand dommage. Or, qui se fie à une générale expérience, au seul rapport des laboureurs, sans savoir pourquoi, il est en danger de faire des fautes mal réparables, et s'engager souvent à travers champs sous le crédit de ses incertaines expériences. »

Le débat entre savoir de l'expérience et savoir scientifique est dès lors posé. Au Jardin des 3 Clochers, Jean prévoit un jour de retourner la terre et d'enterrer des déchets organiques issus de la coupe des arbres. Christian, un habitué, n'est pas d'accord, il invoque un article scientifique en agronomie démontrant que cela aboutirait à un pourrissement plus long et moins efficace de la matière organique, du fait du manque d'oxygène sous la terre. Jean répond que lui enterre toutes les

matières organiques sur son exploitation et que par expérience cela fonctionne très bien. Finalement il sera décidé de seulement aérer la terre et de laisser les déchets organiques à sa surface. Dans le même ordre d'idées, on discute au jardin et entre jardins des graines à utiliser. Lors d'une rencontre associative, un membre de Japaden rencontre le président de l'association Racines Carrées. Le membre de Japaden, Nicolas, voit que le président de Racines Carrées, Joffrey, a avec lui le catalogue Baumaux, entreprise spécialisée dans la vente de graines. Nicolas lui dit alors que, pour lui, l'idéal serait de commander des graines à Kokopelli, association vue comme militante dans l'échange de graine non lucratif. Joffrey se défend alors en invoquant ses connaissances scientifiques, en tant qu'ancien employé de l'INRA, et ajoute qu'il préfère privilégier l'efficacité entre les différentes options pour se pourvoir en graine. Ici, les controverses sur les savoirs s'appuient donc sur trois arguments qui dialoguent : le savoir par l'expérience du jardinier, le savoir par la science du chercheur et la volonté politique du militant.

Le savoir est en débat mais permet également de faire le lien entre les jardins partagés comme on le voit dans la discussion autour du choix des graines. L'association Racines Carrées ayant pour ambition de développer les jardins partagés à Nancy voit le savoir comme une manière de les relier les unes aux autres. L'un des travaux les plus importants de l'association est de créer un ouvrage référence sur les aspects techniques du jardinage et de le mettre à disposition de chaque personne souhaitant développer un jardin partagé à Nancy ou ailleurs. Pour le président de l'association, l'idée serait de ne pas créer des jardins rattachés à une organisation centrale mais « d'essaimer des graines de jardin partagés » :

« un des objectifs des jardins partagés qu'on a envie d'installer c'est que Racines Carrées soit le facilitateur du projet, c'est à dire, donne tous les outils qui permettent la création, la mise en place d'un jardin partagé, que des jardiniers utilisateurs nous rejoignent à l'intérieur de ce projet, et qu'ils s'approprient eux-mêmes le projet, et qu'il y ait une accession à l'autonomie et qu'ils décident ensemble quelles semences ils achètent, quels plants ils achètent, quand est-ce qu'ils les sèment, quelles variétés, chez quel fournisseur, est-ce qu'ils font leurs semences eux-mêmes. Voilà toutes ces questions. Et que Racines Carrées ne soit pas seulement un prestataire de service qui installe un projet clé en main, dont les jardiniers qui nous rejoignent soient les simples consommateurs. »

C'est ici le savoir qui est au cœur du réseau et la discussion est vue comme le moyen d'atteindre l'autonomie.

Il n'est pas du ressort de cet article de définir si du savoir scientifique est produit ou non dans les jardins partagés observés. Il semble ressortir que le jardin peut être un lieu de débat qui met aux prises plusieurs types d'expertises et de savoirs, et permet leur transmission. Malgré des limites dans la transmission et la réception de ce savoir, notamment qui le détient et comment il est incorporé, la question de sa relation au savoir scientifique semble pertinente et offrir un axe de recherche nouveau. A l'image de Louis imaginant un robot-planteur pour son jardin partagé, la science dispose peut être ici d'un terrain qui ne serait pas hors-sol et permettrait une interaction entre science et société.

Bibliographie :

DE SERRES Olivier, *Le théâtre d'agriculture et mesnage des champs*, Paris, Actes Sud, 2001.

INRA, « Les Sciences participatives en France, Février 2016, État des lieux, bonnes pratiques & recommandations », Rapport élaboré à la demande des ministres en charge de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, sous la direction de François Houllier, Président-Directeur général de l'Inra et Président d'AllEnvi, rapporteur : Jean-Baptiste Merilhou-Goudard, Conseiller du Président de l'Inra.

LATOUR Bruno, *Changer de société, refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte, 2007.

POULAIN Jean-Pierre, *Sociologies de l'alimentation. Les mangeurs et l'espace social alimentaire*, Paris, PUF, 2017.

SALMONA Michèle, *Les Paysans français. Le travail, les métiers, la transmission des savoirs*, Paris, L'Harmattan, 1994.

SOUSA SANTOS Boaventura, *Democratizing Democracy. Beyond the liberal democratic canon*, Londres, Verso Books, 2007.

TARDIEU Bruno, « La boucle action-connaissance-engagement » in GENELOT Dominique et AVENIER Marie-José (dir.), *Penser et agir en complexité*, avec Jean-Louis Le Moigne, Paris, L'Harmattan, 2012.